

La liberté

Introduction

Liberté : c'est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens ; qui chantent plus qu'ils ne parlent ; qui demandent plus qu'ils ne répondent ; de ces mots qui ont fait tous les métiers, et desquels la mémoire est barbouillée de Théologie, de Métaphysique, de Morale et de Politique ; mots très bons pour la controverse, la dialectique, l'éloquence ; aussi propres aux analyses illusoire et aux subtilités infinies qu'aux fins de phrases qui déchainent le tonnerre.

Paul VALÉRY, *Fluctuations sur la liberté*

Lorsqu'on prononce le mot *liberté*, on pense spontanément à un aspect de la notion qui n'en épuise en rien la richesse, et même, concernant cet aspect, à une définition réductrice et sans doute peu défendable. On n'envisage la liberté que comme un rapport entre les choses, les autres et nous-mêmes, et on la définit comme absence de contrainte ou d'obstacle extérieur au déploiement de notre activité.

Même en envisageant la liberté sous ce rapport (ce qu'on peut appeler la dimension "objective" de la liberté), la question de sa définition doit être posée : ma liberté est-elle remise en question au même titre et au même degré par les contraintes et les obstacles matériels que par ceux que je rencontre de la part d'autrui ? Un obstacle est-il autant une objection à ma liberté qu'une contrainte ? N'est-ce pas moi qui définit la chose comme un obstacle, puisque c'est mon projet qui fait qu'une chose devient pour moi un obstacle ? Et si c'est surtout autrui qui met en question ma liberté, est-ce toujours de la même manière ? Obéir à une règle commune, est-ce une privation de liberté aussi grande que d'être soumis à l'arbitraire d'autrui ? (différence entre l'état de droit et la tyrannie). Et si on envisage la liberté comme absence de toute limite posée par le rapport à autrui, ne risque-t-on pas de vider la liberté de tout son sens, puisqu'elle n'a de sens que par rapport à un monde sur lequel elle s'exerce (et qui donc lui résiste) et au sein d'un monde humain hors duquel mes actions n'ont aucun sens ni aucun intérêt ? On voit à quel point définir la liberté comme "absence d'obstacle" peut être réducteur, voire illusoire. Une telle définition ne peut donc être évoquée que pour être travaillée de près.

Une telle définition ferme aussi la réflexion en ce qui concerne les autres aspects de la liberté. On en évoquera deux : la *liberté intérieure* et la *liberté-subjectivité*.

La question de la *liberté intérieure* transpose à l'intérieur de l'individu la question de la liberté "objective". Ne suis-je pas dans une certaine mesure "esclave" de mes désirs, de mes préjugés, de mes tendances ? Cet esclavage se prolonge d'ailleurs à l'extérieur, car si je suis esclave de mes désirs, je deviens esclave de ceux qui détiennent les moyens de les satisfaire, ou de m'empêcher de les satisfaire. La libération intérieure est sans doute une condition de la liberté extérieure, et les Stoïciens ont suffisamment insisté sur ce point. Quelles sont les voies de la liberté intérieure ? C'est une première question, qui en engage une deuxième : si je peux m'affranchir de mes désirs, de mes préjugés, de mes tendances, cela m'amène à comprendre que je ne me confonds pas avec eux, mais que je les *subis* : mais alors, "qui" les subit ? Que suis-je (ou qui suis-je) si mon identité ne se confond avec rien de tout cela ? Quel est le *sujet* de cette liberté ? La question de la liberté intérieure ouvre sur la question de la nature du *sujet*, ou sur la question de *l'identité*, de la *personnalité*, etc.

Enfin, on peut être plus ou moins libre intérieurement et "objectivement". Ces deux formes de liberté ont des degrés, des facettes, qu'on peut conquérir ou pas : on ne rejoint pas par là une liberté qui serait *essentielle* à l'homme, et qui pourrait servi à le définir. Et pourtant nous pensons une telle liberté. "L'homme naît libre", dit Rousseau, ce qui veut dire : il l'est *par nature*, même si son existence est dominée par la dimension de l'esclavage. Cela ne veut pas dire qu'on est concrètement libre à la naissance, ce qui serait absurde : il y a des enfants qui naissent esclaves (liberté extérieure), et la liberté intérieure ne peut être qu'une conquête tardive, résultat d'un travail sur soi-même. En quel sens alors "naît-on" libre ? En ceci, simplement : on naît homme, et il y a une liberté qui caractérise *essentiellement* l'homme. Mais comment la définir ?

Il y a donc trois aspects de la liberté à envisager : la question d'une liberté *essentielle* à l'humanité, qui se confondrait peut-être avec l'idée que l'homme est un *sujet* (d'où l'idée de *liberté-subjectivité*) ; la question de la liberté *objective* ou *extérieure* (rapports aux choses et à autrui) ; la question de la *liberté intérieure*.

1 - Liberté et humanité

A - Spontanéité et liberté

L'homme fait des choix, hésite, prend des décisions qui semblent modifier de façon particulière son monde environnant. Le comportement des choses paraît ne relever que de lois physiques, se réduire à la somme des forces qui s'exercent sur elles ; l'animal semble pouvoir s'expliquer par le jeu de l'instinct. L'homme, lui, semble ne pas subir de façon passive les forces naturelles, il semble y introduire une *spontanéité*, une irréductibilité qui le caractérise. C'est ainsi que Rousseau caractérise l'homme par rapport à l'animal :

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité entre les hommes* (1755), I.

B - Liberté, histoire, conscience.

Comme "agent libre", l'homme semble introduire une rupture dans la chaîne des déterminations naturelles. Ses actions constituent des écarts, des inflexions imprévisibles : ainsi s'introduit la dimension proprement humaine de *l'histoire*. Qu'on pense à l'histoire des techniques par opposition aux pratiques techniques qui semblent immuables dans les espèces animales, à l'histoire politique qui s'oppose au caractère figé des sociétés animales.

Une autre association à réfléchir est celle qui relie cet "écart" à la *conscience*. Il n'est pas nécessaire d'avoir conscience de choisir pour introduire de l'imprévu dans la nature ; mais souvent l'homme réfléchit, pèse le pour et le contre, pense qu'il invente, qu'il choisit. Par la conscience, il réfléchit le monde et ses déterminations, et dans une certaine mesure peut le refuser, l'accepter, le transformer, infléchir les contraintes que la nature lui impose pour les mettre au service de ses projets (la pesanteur pour voler, le vent pour voguer dans n'importe quelle direction).

L'homme introduit aussi du *sens* dans des comportements qui s'expliquent aussi bien par des causes purement physiques ou naturelles. C'est ce que nous invite à réfléchir ce passage célèbre de Maurice Merleau-Ponty :

Il n'est pas plus naturel ou pas moins conventionnel de crier dans la colère ou d'embrasser dans l'amour que d'appeler "table" une table. Les sentiments et les conduites passionnelles sont inventés comme les mots. Même ceux qui, comme la paternité, paraissent inscrits dans le corps humain, sont en réalité des institutions. Il est impossible de superposer chez l'homme une première couche de comportements que l'on appellerait "naturels" et un monde culturel ou spirituel fabriqué. Tout est fabriqué et tout est naturel chez l'homme, comme on voudra dire, en ce sens qu'il n'est pas un mot, pas une conduite qui ne doive quelque chose à l'être simplement biologique, et qui en même temps ne se dérobe à la simplicité de la vie animale, ne détourne de leur sens les conduites vitales, par une sorte d'échappement et par un génie de l'équivoque qui pourraient servir à définir l'homme.

On peut donc relier, à cette puissance d'*invention* dont semble faire preuve l'homme, l'idée d'une *liberté* au sens d'une *irréductibilité* à l'influence des forces qui s'exercent sur lui, le fondement de l'idée de *liberté*. Cette *spontanéité* n'est en effet pas encore la liberté, mais elle en est comme la marque, ou la condition.

C - Liberté et responsabilité.

On peut d'ailleurs soutenir que tout cela reste hypothèse, que la nature de l'animal nous demeure inconnue, que ce qui agit dans l'homme nous reste secret et que cette liberté n'est peut-être ni réelle, ni, si elle est réelle, exceptionnelle. Mais l'idée d'une liberté est liée à une autre perception que nous avons de nous-même : le fait de la *responsabilité*. Il semble que l'homme ait le pouvoir de refuser ce qui se présente à lui, pour le meilleur comme pour le pire. On ne juge pas un animal, parce qu'on ne le juge pas responsable. L'idée de justice n'a de sens que par rapport à un être libre. Dès lors qu'il agit (ou refuse d'agir), un homme peut avoir à rendre raison de son comportement, comme de quelque chose qu'il aurait décidé. Le poids de la responsabilité peut être immense, et à ce titre la liberté n'est pas nécessairement un idéal ou

quelque chose que l'homme recherche : il est assez naturel de fuir ou de nier ses responsabilités. Voir l'exemple du procès Eichmann. Jean-Paul Sartre est de ceux qui marquent le mieux ce poids absolu de la responsabilité, dimension essentielle et inconfortable du *sentiment* de la liberté :

Si je suis mobilisé dans une guerre, cette guerre est ma guerre, elle est à mon image et je la mérite. Je la mérite d'abord parce que je pouvais toujours m'y soustraire, par le suicide ou la désertion : ces possibles ultimes sont ceux qui doivent toujours nous être présents lorsqu'il s'agit d'envisager une situation. Faute de m'y être soustrait, je l'ai choisie ; ce peut être par veulerie, par lâcheté devant l'opinion publique, parce que je préfère certaines valeurs à celle du refus même de faire la guerre (l'estime de mes proches, l'honneur de la famille, etc.). De toute façon, il s'agit d'un choix. Ce choix sera réitéré par la suite d'une façon continue jusqu'à la fin de la guerre ; il faut donc souscrire au mot de J. Romains : « À la guerre, il n'y a pas de victimes innocentes. » Si donc j'ai préféré la guerre à la mort ou au déshonneur, tout se passe comme si je portais l'entière responsabilité de cette guerre. Sans doute, d'autres l'ont déclarée et l'on serait tenté, peut-être, de me considérer comme simple complice. Mais cette notion de complicité n'a qu'un sens juridique ; ici elle ne tient pas ; car elle a dépendu de moi que pour moi et par moi cette guerre n'existe pas et j'ai décidé qu'elle existe. Il n'y a eu aucune contrainte, car la contrainte ne saurait avoir aucune prise sur une liberté ; je n'ai aucune excuse, car [...] le propre de la réalité humaine, c'est qu'elle est sans excuse.

Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le Néant*

Il y a donc un lien essentiel entre liberté, conscience et morale : et ce lien nous aide à penser la liberté tout autrement que comme un idéal d'affranchissement de toute contrainte. On parle ici d'une liberté *constitutive de notre être*, et non d'un certain rapport que nous pourrions entretenir (ou non) avec les choses et les autres : et ce sens du mot liberté est toujours à envisager au cours d'une réflexion engageant la notion.

Conclusion : la liberté, réalité ou illusion ?

On peut interpréter le comportement humain comme celui d'un agent libre. On peut dire que l'homme se *pense* responsable, ce qui implique aussi dans une certaine mesure qu'il soit libre. Mais rien de tout cela ne fait preuve. C'est ici que la critique de Spinoza à l'égard de l'idée de liberté prend tout son sens et son caractère vertigineux : car que faire de ma responsabilité si le sentiment que j'ai d'être libre peut se comprendre comme une pure illusion ?

Une pierre reçoit d'une cause extérieure qui la pousse une certaine quantité de mouvement, par laquelle elle continuera nécessairement de se mouvoir après l'arrêt de l'impulsion externe. Cette permanence de la pierre dans son mouvement est une contrainte, non pas parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle doit être définie par l'impulsion des causes externes ; et ce qui est vrai de la pierre, l'est aussi de tout objet singulier, quelle qu'en soit la complexité et quel que soit le nombre de ses possibilités : tout objet singulier, en effet, est nécessairement déterminé par quelque cause extérieure à exister et à agir selon une loi précise et déterminée.

Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, sache et pense qu'elle fait tout l'effort possible pour continuer de se mouvoir. Cette pierre, assurément, puisqu'elle n'est consciente que de son effort, et qu'elle n'est pas indifférente, croira être libre et ne persévérer dans son mouvement que par la seule raison qu'elle le désire. Telle est cette liberté humaine que tous les hommes se vantent d'avoir et qui consiste en cela seul que les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent. C'est ainsi qu'un enfant croit désirer librement le lait, et un jeune garçon irrité vouloir se venger s'il est irrité, mais fuir s'il est craintif. Un ivrogne croit dire par une décision libre ce qu'ensuite il aurait voulu taire. De même un dément, un bavard, et de nombreux cas de ce genre croient agir par une libre décision de leur esprit, et non pas portés par une impulsion. Et, comme ce préjugé est inné en tous les hommes, ils ne s'en libèrent pas facilement.

SPINOZA, Correspondance, Spinoza à G.H. Schuller

A dire vrai, Spinoza ne nie pas toute idée de liberté, il la réduit à une définition stricte : "*Pour ma part, je dis que cette chose est libre qui existe et agit par la seule nécessité de sa nature, et contrainte cette chose qui est déterminée par une autre à exister et à agir selon une modalité précise et déterminée. [...] Je ne situe pas la liberté dans un libre décret, mais dans une libre nécessité.*" Mais cette définition renvoie à la difficulté de cerner la nature du "sujet", de ce que je suis et de ce que je subis (désirs, passions, inconscient...).